

DUPLICATA DE MON ARTICLE A SOLANGE

Je viens enfin à vous, comme je vous l'ai promis. Mais hélas trop tardivement. Ma vie de centenaire tantôt m'enlève toutes mes forces, tantôt me garde un optimisme presque juvénile.

C'est un jour d'optimisme que j'ai promis de vous répondre. Or, j'ai eu un jour de grande fatigue qui a effrayé Mlle Chambon et moi-même. J'étais incapable d'écrire. Puis ce fut la foire de Dijon où pendant 15 jours, les visites familiales se succédaient, stoppant mes activités personnelles. Me voilà libre. Je vais donc essayer de répondre à vos questions.

La guerre ne nous a pas surpris, mais pour moi qui avais vécu la 1ère guerre mondiale, où l'union Sacrée des partis politiques assurait la paix intérieure, j'ai souffert profondément de la division des français dès le début du conflit. Je me suis alors déterminée à ne pas laisser s'introduire ces oppositions dans ce milieu de jeunes.

En 1940, quand la ligne de démarcation a retenu à Bourg un flot de français qui ne pouvaient réintégrer leurs demeures de l'Est et du Nord de la France, j'ai inscrit de très nombreux élèves: l'effectif des classes avait presque doublé. Ces nouvelles s'intégraient rapidement à notre régime scolaire: elles eurent carnets de notes hebdomadaires, bulletins mensuels, ... billets d'honneur!! Mais surtout elles participaient à la réunion générale du samedi: elles étaient donc des élèves à part entière. Mais quelles étaient les tendances politiques des parents? Je l'ai ignoré très volontairement. C'est pourquoi je ne prononçais jamais le nom de Pétain: je parlais de la France et des français. Après ma première réunion générale, celle de la rentrée, une nouvelle élève de seconde écrivait à ses parents: «La directrice s'en est bien tirée dans son discours, pas un mot de politique... mais beaucoup d'encouragements pour nos études.» J'en conclus que la discrétion était nécessaire.

Le Général Delestraint devait approuver ma conduite, car il venait me voir souvent de 1940 à 1941. Nous parlions des études de Bibiane, de la psychologie des élèves. Mais nous n'abordions jamais la question politique Pétain-Laval, qui bien sûr, nous crucifiait! Bibiane, très vivante, très discuteuse avec ses compagnes n'abordait jamais les problèmes de la «chose politique».

Jeanne Brevet dont vous me parlez, était élève dans notre section primaire qui subsistait encore sous la direction de Mlle Renardot? Que Jeanne aimait beaucoup. Les élèves du primaire et du secondaire avaient peu de rapports entre elles. Elles se connaissaient par la réunion générale du samedi, les récréations collectives, la messe du jeudi. Elles se connaissaient bien, mais pas au point d'échanger des idées générales.

En 1941, nous étions au début des oppositions des français qui peu à peu devinrent cruciales quand s'organisèrent sous nos yeux la milice, et la Résistance française. Après 41, je voyais moins le général. Je savais ses déplacements dont il ne parlait pas. Bibiane de même. Quand il fût arrêté, en juin 43, Bibiane vint me le dire immédiatement en me priant de me taire. Elle partait avec sa mère à Paris, voir leur prisonnier à Fresne, pour 15 jours, et n'annoncerait son arrestation qu'à leur retour. Question de prudence. Je prenais alors les papiers, que je cachais. Cette arrestation du Général m'a navrée. Je connaissais sa circonspection, il a fallu le suivre après bien des trahisons, des délations. Je craignais que la moitié de la France fut vendue par l'autre moitié: les allemands payaient bien. Dans le même temps, Jeanne perdit sa grand-mère, la mère de Joseph Darnand. J'allai un soir, selon l'usage, donner de l'eau bénite à la défunte. Sa villa était proche de notre maison. Les précautions excessives avec lesquelles on m'ouvrit la porte m'indiquaient les dangers que l'on redoutait. J. Darmand était seul près de la

morte. Nous avons prié ensemble. Oui!, et échangé quelques mots. Sa peine me semblait profonde. Il me raccompagna jusqu'à la chambre. Etait-il possible que cet homme accablé fut le chef d'une milice sanguinaire et en cause commune avec les allemands. Au temps de ce décès, Jeanne terminait ses études. Les élèves continuaient de travailler dans une relative tranquillité, car les alertes devenaient plus fréquentes, et les bombardiers lourdement chargés, faisaient de terribles dégâts, à Lyon surtout. Notre ville a toujours été épargnée; les élèves avaient peur parfois mais sans affolement, ce que je redoutais par-dessus tout. L'alerte qui dura près de trois heures et maintint les enfants au jardin fut une rude épreuve pour elles-mêmes, et leurs estomacs. Mais les enfants n'en étaient pas traumatisés, et leur appétit s'en trouvait décuplé. (Je n'avais pas osé pendant cette longue attente mettre les enfants au réfectoire: tout le monde pensait qu'une seconde vague d'avions allait surgir). Non.

Jamais, avec les élèves, professeurs et moi-même, ne faisait allusion aux crimes qui se multipliaient autour de nous, et les élèves ne nous en rapportaient aucun. De 43 à 44, une certaine gravité régnait dans la maison, dans son silence. Quelques parents appréciaient beaucoup ce calme où vivaient leurs enfants. Et chose curieuse, les externes revenaient très vite après le repas de midi. Tous ces crimes, toutes ces tortures que nous apprenions de bouche à oreille, mettaient tout le monde en état d'insécurité... Le silence paralysait. J'ai vécu les artifices dont on s'entourait dans la vie quotidienne pour se préserver d'attaques, de carnages imprévus.

Jeanne Brevet se maria dans notre paroisse au mois de juin 1944. Son oncle, Joseph Darmand conduisait la mariée, car elle avait perdu son père. Mon devoir me conduisait à cette messe. Quand j'arrivai à l'église, j'entre. Trois hommes puissamment armés me cernent! Abassourdie, comme pour me protéger, je fais un grand signe de croix, et je me désigne: la directrice du Sacré Coeur. Immédiatement on me laissa entrer. Mais je ne pus prier, considérant tous ces militaires bardés de mitraillettes, entourant la famille. La haute stature de Darmand se tenait près de la mariée. Le 6 juin, jour du débarquement en Normandie, s'engageait une bataille des plus meurtrière qui s'étendit à la France entière, sous forme d'affrontements horribles entre milice, allemands et Résistance française. Nous apprenions ces massacres plusieurs jours après les forfaits.

Un matin, la radio annonça la fermeture de toutes les écoles. Les trains n'assuraient plus leurs services. Prévoyant cette fermeture, avec leur peu d'essence, les papas s'étaient alliés pour véhiculer leurs filles. Cela se fit si rapidement que je n'ai pas eu le temps de préparer cette sortie. En quelques heures la maison entra dans le silence.

Une de nos anciennes m'écrivait un jour: «J'aime à revivre dans mes souvenirs l'atmosphère des années pendant lesquelles notre pensionnat était un havre de paix.» Ce havre de paix, je l'ai voulu, je l'ai entretenu malgré les restrictions de toute sortes qui nous étaient imposées. Mon coeur remercie l'élève qui me l'a écrit.

Année 1994. Les événements actuels entretiennent dans ma mémoire les souvenirs du Général Delestraint et de Joseph Darmand. Ces deux hommes aimaient la France.

Le Général est mort en déportation ignoblement tué par la Gestapo en 44. Darmand a été fusillé par la résistance française en novembre 45. Il est mort chrétiennement, et en gardant la conviction que nous devons collaborer avec l'Allemagne... Dans ma prière, je demande à tous deux de nous aider à construire une Europe amie telle que peut la réaliser l'union de la France et de l'Allemagne.